

Rusicade et ses œuvres d'art

Un musée va être bientôt créé

L'annonce a été faite par M.Ghenai, le président de l'APC, qui insiste pour dire : «Nous préservons ces œuvres en dépit du fait qu'elles n'ont jamais été évaluées.»



Les tableaux et autres œuvres d'art de Skikda ont trouvé refuge dans l'actuelle gare SNTF de Skikda ciblée pour accueillir le musée d'art. Le projet est en cours afin d'abriter les tableaux d'art de l'Hôtel de ville.

L'annonce a été faite par M.Ghenai, le président de l'APC qui insiste pour dire «nous préservons ces œuvres en dépit du fait qu'elles n'ont jamais été évaluées. Car pour cela, il faut qu'elles soient mis sur le marché» ! Une décision intervenue à la suite de l'incendie qui s'est déclaré le 13 janvier courant vers 12h, au niveau du cabinet du maire et qui a failli ravager l'Hôtel de ville de Skikda, a suscité beaucoup plus de peur que de mal.

Une commission a d'ailleurs été mise sur pied pour évaluer les dégâts, notamment les documents perdus tels que les rapports de séance, des demandes d'audience, des délibérations et autres documents qu'on a estimé sans importance hormis les six tableaux qui seraient, selon le P/APC, mis à part leur valeur historique, sans grande valeur commerciale. En fait de dégâts, il s'agit de six de ces œuvres qui ont brûlé et un septième endommagé des suites de la chaleur et de la fumée. Aucun tableau de valeur n'est donc perdu, rassure-t-on.

Le manque d'informations a suscité beaucoup de supputations qui ont entouré cet incident allant jusqu'à

penser à un scénario hollywoodien d'un supposé vol de tableau. Un véritable trésor artistique se trouve à l'intérieur du bureau du premier magistrat de la ville et au niveau du salon d'honneur, ce qui a préservé ce patri-

Parmi cette collection d'arts plastiques de renommée mondiale existent six Maurice Utrillo, deux Raffaëlli, un Styka, Etienne Dinet dont l'un de ses tableaux, le fameux «Le Bassour» fut offert en 1970 par la commune de Skikda au défunt président Houari Boumédiène.

moine acquis dans les années 1930 et 1940, en partie grâce à Marie Cutolli (1875-1973) la femme du sénateur-maire Paul Cutolli (1864-1949) qui, étant une collectionneuse reconnue,

avait acheté ces œuvres d'art pour le compte de la municipalité. L'autre partie a été empruntée aux musées de France à différentes occasions dont l'inauguration de l'hôtel de ville et le centenaire de la ville de Philippeville, l'actuelle Skikda.

Parmi cette collection d'art plastique de renommée mondiale existent six Maurice Utrillo, deux Raffaëlli, un Styka, Etienne Dinet dont l'un de ses tableaux, le fameux «le bassour» fut offert en 1970 par la commune de Skikda au défunt président Houari Boumédiène et qui a coûté la somme de 22.000 FF et bien d'autres peintures de renom ainsi que des sculptures et des bustes de Marianne, entre autres. Ces tableaux qui n'ont jamais été estimés représentent une valeur inestimable aux yeux des Skikdis qui ne connaissent pour la plupart aucun de ces tableaux. Deux tapisseries, «la barque de Dante et les femmes d'Alger dans leur appartement» d'après Eugène Delacroix coûtant déjà en 1932 et 1933 la modique somme de 25 000 FF chacun.

Ces deux œuvres qui proviennent des ateliers d'Aubusson, en France, faites grâce au mécénat de Marie Cutolli, ce qui avait permis la relance des manufactures «Aubusson» qui a aussi produit «l'arrivée des Français devant Rusicade» à leur tête le général français Negrier rappelant les débuts de la colonisation française.

Azzedine Belferag

Skikda Un budget colossal aux résultats insignifiants



Considérée et à juste titre, de commune la plus riche après celle d'Alger et Arzew, Skikda jouit de potentialités exceptionnelles que lui procurent, entre autres rentrées, l'apport de sa zone pétrochimique dont les retombées fiscales s'élèvent à plusieurs dizaines de milliards de centimes. Le budget communal, dont la nomenclature vient de connaître son départ, a atteint cette année la somme de 225 milliards de centimes. Une manne qui a permis le lancement de la presque totalité de la cinquantaine de projets inscrits. Les restes à réaliser de l'exercice 2008 estimés à 189 opérations ont été tous liquidés. Cependant et à l'instar de beaucoup de communes algériennes, le développement reste invisible. Le chômage galopant, l'état des routes ainsi que le délabrement généralisé et un parc immobilier vétuste menaçant ruine ne reflètent guère l'aisance financière de cette ville portuaire qui n'arrive toujours pas à décoller en dépit de tout. Son littoral de plus de 142 km est délaissé en l'état empêchant toute évolution du secteur du tourisme qui est susceptible d'être la locomotive pouvant entraîner la machine économique de cette région.

A. B.

Julien Pescheur à Algérie News à propos de la culture berbère

«Il faut encourager cette nouvelle et authentique littérature»

C'est lui qui codirige en France les éditions franco-berbères. Julien Pescheur est un passionné des mots et de la culture. Avec Mohamed Lounnas, il a fondé une maison d'édition qui commence à faire parler d'elle. Julien Pescheur nous dit ici la genèse de ce projet louable à bien des égards. Il nous fait part aussi des perspectives de cette belle initiative culturelle.



Julien Pescheur



Mohamed Lounnas

Algérie news : Comment sont nées les éditions franco-berbères ?

Julien Pescheur : Les éditions franco-berbères «Sefraber» ont été créées en fin décembre 2006 en France et en janvier 2007 en Algérie, elles sont constituées de deux Sarl, une de droit français à Velle le Chatel en France et une de droit algérien à Tizi Ouzou. Les seuls associés, qui sont aussi gérants, sont au nombre de deux tant en France qu'en Algérie; il s'agit de Mohamed Lounnas et de Julien Pescheur.

Ces structures nous permettent d'édition, de diffuser et de distribuer nos livres, tant en Algérie qu'en France. Dès la création des entreprises, nous avons choisi de travailler avec les auteurs sur le modèle français à «compte d'éditeur», c'est-à-dire que lorsqu'un manuscrit est retenu par notre comité de lecture, nous proposons à son auteur un contrat d'édition par lequel il nous cède ses droits en fonction des règles de l'un ou l'autre des pays où il sera distribué.

En échange, nous lui remettons, dès la signature de ce contrat, un acompte sur ses droits d'auteur à venir. Cette pratique constitue donc une rupture avec le passé où un auteur berbère devait engager une année de salaire pour éditer un livre.

En 1953, Gabriel Audisio, historien, écrivait : «Il serait curieux qu'à l'époque où les Kabyles avaient pris l'habitude de s'exprimer et d'écrire en français ou en arabe, leur littérature populaire se remettait à prospérer dans leur langue natale, et peut-être même à être écrite.»

Aujourd'hui, force est de constater que des millions de locuteurs, issus d'ethnies différentes et habitant divers pays, du Maroc à l'Égypte et surtout en Kabylie constituent une véritable communauté linguistique.

S'il n'existe pas encore de transcription adoptée, il est cependant certain qu'une méthodologie du langage berbère a existé jusqu'à l'époque de la colonisation romaine qui a vu disparaître son utilisation.

En France, la majeure partie de l'immigration algérienne est composée de Berbères.

La culture amazighe, dont on ignore la richesse, est aujourd'hui méconnue, tant en France qu'en Algérie et en général dans tout le Maghreb, pourtant 2 000 étudiants passent chaque année l'option écrite de berbère au Bac dans nos différentes académies en France, plus que les options en langue arabe, et le breton.

Lorsque nous avons fait ces constats, mon associé, Mohamed Lounnas a eu cette expression : «L'idée de «Sefraber» est consi-

dérée comme la pioche qui sert à déterrer un trésor menacé de disparition par la plupart de nos auteurs d'une part et d'autre part la naissance de «Sefraber» est vue comme le nouveau-né qui apporte avec lui le bonheur pour sa famille.» Depuis, nous considérons que nous avons beaucoup de chance de vivre cet engagement avec nos auteurs pour le renouveau de la culture berbère.

Pouvez-vous nous présenter les principaux textes que vous avez déjà publiés ?

Nous avons à ce jour rencontré plus d'une centaine d'auteurs kabyles, touareg, zénète d'Algérie, mais aussi rifains, chleuhs, tamazights du Maroc, berbères du Canada ou issus de la diaspora (historiens, poètes, romanciers, conteurs etc.) et nous avons collecté autant de manuscrits à lire.

Parmi ceux-ci, quatre ont été retenus en 2008 tant pour leurs qualités littéraires que

Les Berbères chantent tous les travaux quotidiens, toutes les cérémonies de l'existence, les fêtes et les pèlerinages, les berceuses de l'enfance, les jeux et les comptines, les thrènes de la mort.

pour leur adaptation au lectorat français. «Vision intime», de Kamal Sabi, on y trouve une poésie délicate et raffinée.

Elle est écrite dans une langue berbère authentique et traduite en français par Mohamed Melaz qui est resté fidèle à l'idée et aux sentiments de l'auteur.

«Les Nubels» de Younés Adli, ce roman historique retrace la vie des Nubels, une famille berbère romanisée vivant au IV^e siècle, sur un vaste domaine à Soumaâ, non loin de l'actuelle Tizi Nat Aïcha (Thénia). «Chaos sentimental», d'Aomar Ait Aider, cet ouvrage donne un regard nouveau sur les événements d'Algérie période d'indépendance et ses conséquences; c'est un livre de références historiques.

«L'Algérie gémissait, se tordait, se démodait, frottait sa gale.» «Espoirs déchus» de Noufel Bouzeboudja, un texte fort, émouvant, philosophique qui porte un regard pertinent et acerbe sur les vicissitudes humaines qui empêchent le progrès, l'épanouissement de soi.

C'est une immersion totale et réussie dans une société qui échappe à notre ethnocentrisme occidental. Quinze autres livres sont au stade de l'imprimerie.

Quelle idée faites-vous de la création berbère en général ?

Nous nous intéressons essentiellement à la littérature berbère; la poésie berbère est unique au monde, essentiellement lyrique, associée à la musique et à la danse.

Les Berbères chantent tous les travaux quotidiens, toutes les cérémonies de l'existence, les fêtes et les pèlerinages, les berceuses de l'enfance, les jeux et les comptines, les thrènes de la mort. Tous les thèmes de cette poésie sont simples, vrais et humains : l'exil, la mort, Dieu, la tendresse maternelle. Et c'est par là que cette littérature «locale» qui ne cherchait pas à être littéraire, s'inscrit tout naturellement dans le patrimoine de la littérature universelle.

Nous l'avons dit, le 22 décembre 2008 sur les ondes de la radio et de la télévision de la BRTV, les voix des Berbères sont très solides, depuis 3 000 ans, elles en ont vu passer des trains de toutes sortes : les Phéniciens, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Turcs et les Français, et aucun n'a fait basculer cette culture dans l'oubli.

Ça mérite quand même qu'on se pose des questions. Les éditeurs d'Algérie et de France ont ignoré trop longtemps les auteurs berbères, et les patriarches berbères, qui ont certes beaucoup apporté à la culture berbère, ne se sont pas beaucoup inquiétés des jeunes talents. Depuis l'indépendance de l'Algérie, la littérature berbère a été trop souvent écrite en français

et de manière trop élitiste. Les Berbères veulent connaître leur histoire, mais racontée par des auteurs berbères et écrite dans leur écriture ancestrale. Sefraber se réjouit de l'excellente initiative prise par BRTV en organisant les 21 et 22 décembre derniers le premier forum du livre berbère qui a réuni plus de 500 visiteurs, initiative reconduite désormais par une rencontre régulière bimensuelle, «Librairie à Ciel Ouvert» la prochaine aura lieu les 14 et 15 mars et Sefraber aura à cœur d'y être présent.

Nous savons bien qu'il faudra beaucoup d'années pour inciter à la lecture et promouvoir le livre, car les Berbères, issus de l'immigration en France, ne pratiquent pas ou peu leur langue maternelle, d'où l'orientation de Sefraber à écrire pendant un certain temps des livres bilingues accompagnés pour la poésie et les contes de CD audio.

Quelles sont les difficultés qui se dressent sur votre chemin ?

Gérer une petite entreprise par les temps qui courent n'est pas facile pour un dirigeant, en gère deux avec des législations différentes l'est donc encore moins. Cela va de difficultés mineures comme le fait que les repos hebdomadaires ne coïncident pas entre l'Algérie et la France, les gérants doivent travailler 7 jours sur 7 ne serait-ce que pour assurer le contact quotidien avec notre secrétaire de Tizi Ouzou. Il y a, évidemment, les difficultés d'ordre économique, nos sociétés ont été créées et fonctionnent sur nos fonds propres, nous n'avons eu recours à aucun emprunt en France et en Algérie. Or, la commercialisation des livres est longue, nécessite des déplacements, des investissements coûteux, régler les droits d'auteurs avant d'avoir vendu le premier livre, régler l'imprimeur, les sous-traitants, et pendant ce temps, il faut bien vivre et construire les nouveaux projets.

Mais c'est aussi le prix de la liberté, donc l'un dans l'autre ce n'est pas dramatique, et les gérants sont heureusement des gens modestes. La plus grande difficulté vient du fait que les Berbères ne lisent pas de livres, et que c'est à nous, éditeurs, de leur en donner l'envie. Comment s'imaginer que ces peuples se soient battus, aient eu de nombreux morts pour faire reconnaître leur langue, et laisser ensuite cette écriture retomber à nouveau dans l'oubli ? Nous aimerions faire une proposition à l'occasion de cette interview : il serait bon que les familles berbères du Maghreb intègrent à leur hospitalité estivale annuelle, lorsqu'elles reçoivent les émigrés qui reviennent «au bled», cette dimension nouvelle, un rappel à l'ordre en quelque sorte aux racines.

Faire la fête, c'est évidemment très bien, mais cela peut être aussi le moment de combattre l'ignorance, réapprendre aux jeunes franco-berbères la langue des anciens, les inciter, eux qui ont plus de moyens, à acheter en France cette nouvelle littérature berbère authentique.

Propos recueillis, à Paris, par Youcef Zirem